

VINDICTE

Une huppe pupule sur ma plus haute branche. Il fait si doux en ce moment, qu'elle est un peu perdue. L'automne n'est pas sa saison. Un vent frais s'est levé. Le soleil éclabousse le paysage d'une douce lumière. Soudain un son crispant interrompt la quiétude des lieux. Personne n'a encore assailli le Roi des Collines Arides que je suis avec une telle cruauté de langage. Estomaqués, quelques piafs, visiteurs impromptus et curieux, ont quitté les arbousiers et se sont tus d'un coup, indiquant par un silence assourdissant leurs véhémentes protestations. Rejoints en cela par le battement d'ailes de quelques geais affolés et du départ précipité de l'écureuil Du Breuil incapable de poursuivre sa récolte de glands au milieu d'un tel raffut.

Une machine hurlante a fait son apparition dans les mains d'un singulier bipède. De l'autre côté du chemin de terre, Unedo — de son prénom Arbutus — connaît ceux de cette espèce mieux que quiconque dans la garrigue. Seul ou en groupe, ils viennent lui voler les fruits orangés de sa maigre production.

— Je veux et j'exige une explication sur le champ...

En dépit du vent bavard mon camarade reste coi. Enjôleur, je tente de l'amadouer.

— Allons, mon ami, ne te fais pas prier. Toi seul peux commenter cet éhonté tapage. Que me veut donc cet effronté bipède ?

Rempli d'orgueil, Unedo ignore mes injonctions, se contente de se moquer de moi.

— Yeuse... Tronçonneuse... Yeuse... Tronçonneuse...

Froissé, je considère son pitoyable six mètres soixante-dix du haut de mes vingt mètres tout rond. Il est loin d'égaliser mon panache et mon prestige. Serait-il, en un instant, devenu un rival malveillant ? De toute façon à son encounter je n'ai que critiques. Son tronc tordu est d'une hideuse laideur. Après une floraison de

clochettes d'un blanc verdâtre ridicule, ses fruits indolents mettent une pleine année à mûrir. Parfois même, fleurs et fruits se côtoient sur le même rameau. Mes chatons à moi, mâles et femelles côte à côte, d'un jaune plus doux que le mimosa que j'aperçois dans la plaine, ont depuis longtemps offert leurs glands succulents aux mulots, aux sangliers et aux geais de passage. Par ailleurs, la persistance de mes feuilles, d'un gris duveteux par dessous, d'un vert éclatant par-dessus, témoigne de mon excellente santé.

Pourtant, même rachitique et mal fagoté, des cicatrices à foison le long de son tronc, amputé d'une partie de ses branches pour laisser libre accès au sentier de randonnée, mon compagnon arrive encore à me rendre jaloux de ses connaissances. A présent qu'il me raille, j'en ai du ressentiment. J'apprécierais qu'il utilise ses facultés à me mettre en valeur plutôt que de crâner, ses trop rares baies sur le dos. L'envie de l'offusquer me prend d'un coup.

— Hé toi, le mal ficelé, **affole donc un peu ton style, nom de dieu !**

D'habitude l'expression, le vexé. Aujourd'hui, l'impudent reste de marbre sous le quolibet. Que me veut ce bipède ? L'interrogation me prend la tête. Je ne suis pourtant pas comme Quercus Suber qui est régulièrement dénudé, délesté de son écorce. Quant aux pétaradants véhicules, ils déboulent d'ordinaire d'un côté, disparaissent de l'autre sans me causer d'autres soucis. Aujourd'hui, c'est différent. L'exécrable engin a l'audace de m'agresser. Quel est donc son funeste dessein ? Mon écorce se crevasse de partout. Et alors ? Pour ce futile prétexte, le vaurien en voudrait-il à ma vénérable existence ? S'il croit que je vais le laisser entailler ma splendeur, il se trompe. Déjà je frémis tout entier sur mes racines. Je résiste et me consolide tant que je peux.

A petits coups hésitants et maladroits, le nuisible outil scinde en deux le cœur boursoufflé orné d'un J et d'un C entrelacés. J'enrage. A elle seule l'inscription faisait ma fierté. La date surtout exigeait le respect, attisait la curiosité. Deux mille. L'année du nouveau millénaire témoignait de ma longévité. Dorénavant séparée de ses initiales, elle n'excitera plus aucune imagination. A

l'époque, elle m'a causé bien des souffrances. Depuis, les promeneurs viennent l'admirer, la caresser, parfois ajouter leur flamme. Ainsi mon tronc est parsemé de signes cabalistiques gravés dans ma chair pour l'éternité. Un coup de scie mécanique vient de me priver de ce qui faisait ma renommée. Unedo doit se tordre de rire derrière le rouge de son costume.

Tout s'arrête. La blessure infligée est mineure. Je respire, me rassure. Elle ne viendra guère dégrader la beauté de mon buste trapu. Des éclats de voix, des cris belliqueux. Une vraie cacophonie de poulailler. Les responsables de cet insupportable chahut sont deux bipèdes vieillissants, impatients d'en découdre à coups de retentissantes joutes verbales. Une bagarre s'ensuit. Décidément, ces étrangers sont une source inépuisable d'étonnement.

Une course, des pas précipités. Ils sont quatre à se balancer des gentilleses à la figure. Atterré, le vent secoue mes branches. Cela me permet de repérer le coupable. Celui qui a commis l'impensable. L'inconcevable. L'invraisemblable. L'inimaginable. Juré, il ne l'emportera pas au paradis. Si je tombe, il tombe aussi. Pas question que je sois le seul à trinquer dans l'histoire.

Bon dieu, pourquoi a-t-il fallu qu'il vienne m'embrouiller ? J'étais tranquille, j'étais peinard, lorsque l'escobar est entré en scène. Profondément et superficiellement enraciné, je me déployais tout à mon aise. Ce bout de terre était mon propre territoire, je considérais la chose acquise à jamais. Mes pairs avaient beau disparaître, je n'y voyais qu'une heureuse opportunité de m'exhiber davantage dans la lumière.

Naïf que j'étais. Ici-bas, routes et bâtiments remportent tous les suffrages. De toute évidence, ils ont des privilèges que nous, pauvres végétaux, n'avons pas. Les voies protéiformes mutilent les paysages. Les édifices s'approprient nos territoires. Tout cela avec une froide arrogance. Est-ce mon tour d'être la malheureuse victime du béton ? Ma présence en ces lieux engendre-t-elle un rejet ? Suis-je le grain de sable en travers d'un projet bitumé ?

— Yeuse... Tronçonneuse... Yeuse... Tronçonneuse...

Unedo me met les nerfs à vif avec ses sifflements intempestifs. Les autres avec leurs cris de guerre ne font rien pour arranger mon état de stress. D'autant que par intermittence, l'engin reprend vigueur, entame ramilles et branchettes, dévoile mon ossature. Bizarrement tondu, taillé et même étêté, je suis désormais aussi bancal qu'Arbutus Unedo. Moche à souhait. Si c'est pas malheureux ce qui m'arrive après le mal de chien j'ai eu à sortir de l'amas de feuilles en putréfaction. Ceux-là ne savent rien des combats menés en sous-sol. Négocier ma survie avec les vers de terre. Convaincre une compagnie de fourmis d'aller construire ailleurs son logis. M'installer sur ce sol rocailleux. Trouver la lumière. J'ai dû, seul, affronter mes frayeurs. Une biche égarée, quelques lièvres et lapins affamés, et même une laie et ses marcassins ont essayé de me dévorer, heureusement repoussé par le piquant de mes feuilles. Et puis, il y a eu ce sanglier poursuivi par une meute de chiens sanguinaires. Il a brusquement bifurqué épargnant ainsi mon pied vulnérable et fragile.

Pendant ma croissance, dans ses rafales le vent a sifflé mon vénérable nom, empreint de majesté.

— Quercus Ilex... Quercus Ilex... Quercus Ilex...

Un nom un peu snob, je l'admets. Mais c'est le mien. Il paraît qu'il me vient du latin. Unedo m'en a donné un autre, d'origine occitane m'a-t-il confié un jour, et qu'il répète avec une belliqueuse provocation.

— Yeuse... Yeuse... Yeuse... Tronçonneuse... Tronçonneuse...

Croître vaille que vaille, exploiter les conditions climatiques à mon avantage, esquiver les dangers, ont nécessité de ma part une grande concentration. Je viens de consolider vingt nouveaux printemps dans ce siècle. La sécheresse des derniers étés m'a aidé à prendre ma revanche sur les hivers sombres, gris et pluvieux de jadis. J'ai bourgeonné jusqu'à la canicule estivale qui a essayé, mais en vain, de m'assoiffer. Du bout de mes racines de surface à mon houppier arrondi je me suis défendu autant que j'ai pu.

Les virulents hurlements ont cessé. L'interruption de l'engin ne m'a laissé

qu'un court répit. Il se remet en route avec une exaspérante ténacité. Branche après branche je suis dépouillé. Pour le moment, le vent n'est pas de mon côté. Néanmoins pas question de me laisser abattre. Peu à peu et malgré mes nombreux traumatismes, j'étudie le meilleur angle d'attaque. J'élabore une stratégie. Je peaufine les moindres détails. Je me tiens prêt à toute éventualité car mon pronostic vital est rapidement engagé.

Une bourrasque se décide à m'offrir un coup de main. J'ai juste le temps d'ajuster ma trajectoire. Pile poil sur la casquette et la tête de mon bourreau. C'est le coup de grâce. J'ai bien dit que je ne serais pas le seul à trinquer.

Après les cris horrifiés, le silence.

Enfin !